

compte de la réalité de l'histoire d'Abraham, que le térébinthe, dont on parle ici, soit identiquement le même que celui qui abrita ce patriarche, ou bien qu'un autre de la même famille et du même lieu ait succédé à son père ? Le fait essentiel est la fixation de l'emplacement par une tradition ininterrompue et le respect universel de tout l'Orient pour Abraham.

« Le chêne qu'on voit aujourd'hui », dit Mgr Mislin, « est à deux milles d'Hébron. Il est à l'extrémité de la vallée de Mambré, où il y a une source et des ruisseaux ; ainsi on ne peut guère douter qu'il ne soit vers le lieu où étaient l'ancien chêne et la tente d'Abraham ; mais ce n'est plus le même arbre, car il ne ressemble plus à la description des anciens auteurs. Saint Jérôme, en parlant de sainte Paule, dit qu'elle a vu les restes de ce chêne de Mambré, tandis que celui-ci est un des plus beaux arbres que j'aie vu, et qu'il est dans un parfait état de conservation. Il a plus de trente pieds de circonférence à la hauteur de huit pieds.

Extrait des *Femmes de la Bible*, par feu Mgr Darboy ; du *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny ; et de la *Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet.

## SAINT DENIS L'ARÉOPAGITE,

PREMIER ÉVÊQUE D'ATHÈNES ET DE PARIS,

SAINT RUSTIQUE ET SAINT ÉLEUTHÈRE, SES COMPAGNONS,

MARTYRS

Vers l'an 117. — Pape : Saint Alexandre. — Empereur romain : Adrien.

*Anceps carnificis contremuit manus :  
Firma mente stetit nil metuens senex.  
Christo, quem moriens prædicat, obtulit  
Pulchrum canitie caput.*

Pendant que tremble la main du bourreau, sur le visage du vieillard martyr rayonne un calme divin. Au Christ qu'il prêche encore de sa voix mourante, il offre sa tête, belle de blancheur.

*Santeuil.*

L'Eglise et la France n'ont rien eu de plus grand après les Apôtres que ce glorieux évêque et martyr, qui a mérité, par la hauteur de ses connaissances, d'être surnommé le *céleste* et le *divin*. Il naquit à Athènes, l'une des premières villes de la Grèce, dans la neuvième année du Fils de Dieu. Ses parents étaient des plus considérables de cette République, et ils eurent soin de lui donner une bonne éducation (autant que l'on en était capable dans les erreurs du paganisme où ils étaient plongés) et de le faire avancer dans l'étude des lettres. Lorsqu'il se fut perfectionné dans la rhétorique et la philosophie, qui étaient en grande estime dans le lieu de sa naissance, il fit un voyage à Héliopolis, en Egypte, pour y apprendre les mathématiques et l'astrologie. Ce fut là que, à l'âge de vingt-cinq ans, s'appliquant avec un soin extraordinaire à la considération des astres, avec un sophiste nommé Apollonophane, il vit cette éclipse, surprenante et contraire à la nature, du soleil, au temps de la pleine lune, lors de la Passion du Fils de Dieu. « Qu'est-ce cela ? » dit-il à son ami, « que peut signifier ce prodige si nouveau et si extraordinaire ? » — « C'est un signe », répondit le sophiste, « qu'il y a quelque changement dans les choses divines ». Il

assure lui-même, dans ses Epîtres à saint Polycarpe, et au même Apollonphane, que cet astrologue lui avait fait cette réponse plutôt par inspiration divine que par les lumières d'une connaissance naturelle. Et pour lui, admirant de plus en plus les merveilles de ce phénomène dont il ne pouvait pénétrer la cause, il s'écria : « Ou le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire et retourner dans son ancien chaos ». Michel Syngèle et Suidas rapportent différemment l'un et l'autre cette exclamation ; mais le sens est presque le même, et nous y voyons toujours que Notre-Seigneur jetait déjà dans son âme des semences de sa conversion et de sa vocation à la vie apostolique.

Etant retourné à Athènes, il y fut regardé comme un trésor d'érudition et de sagesse, et comme un sujet capable des principaux emplois de la République ; il y fut, en effet, bientôt élevé à une des premières magistratures qui était celle des archontes, c'est-à-dire des neuf hommes qui avaient le gouvernement de la ville. Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise disent qu'il se maria et que Damaris, qui se convertit avec lui, selon le témoignage de saint Luc, aux *Actes des Apôtres*, était sa femme. D'autres croient qu'il est toujours demeuré dans le célibat. Il s'acquitta si dignement et avec une satisfaction si universelle de la charge qui lui avait été donnée, qu'on le choisit enfin pour être un des conseillers du célèbre sénat de l'Aréopage. Ce sénat était par toute la Grèce dans une très-haute réputation d'intégrité et de justice, et personne n'y avait entrée qu'il n'eût donné longtemps des preuves d'un parfait désintéressement et d'une équité tout à fait incorruptible. Il faut donc croire, ou que Denis était déjà âgé quand il y entra, ou qu'on remarqua en lui, dans sa jeunesse même, une si grande maturité de jugement, et des mœurs si bien réglées, qu'on se persuada qu'on pourrait passer en sa faveur par-dessus les règles ordinaires. Quelques auteurs grecs, Siméon Métaphraste et Michel Syngèle, assurent qu'il fut même prince de ce sénat ; et ce dernier ajoute qu'il ne faut pas s'en étonner, puisque non-seulement il était le plus éloquent des orateurs, le plus subtil des philosophes et le plus éclairé des astronomes, mais qu'il surpassait aussi tous les autres aréopagites en noblesse, en prudence et en vertu.

Voilà ce que l'antiquité nous apprend de Denis, avant qu'il fût éclairé des lumières de l'Evangile. Pour sa conversion, elle est décrite par saint Luc, au chapitre vii<sup>e</sup> des *Actes des Apôtres*. Saint Paul, étant venu à Athènes et voyant cette ville plus plongée que toutes les autres de la Grèce dans la superstition et l'idolâtrie, s'appliqua avec un zèle incroyable à dissiper ces ténèbres en faisant connaître la vérité d'un seul Dieu. Tantôt il prêchait les Juifs dans leur synagogue, pour leur découvrir l'accomplissement des promesses de la loi dans la venue de Jésus-Christ ; tantôt il abordait dans les places publiques des Stoïciens, des Epicuriens et d'autres philosophes, pour les convaincre par des raisons évidentes de la fausseté du paganisme et de la nécessité de reconnaître un seul auteur de toutes choses.

Ces philosophes l'écoutèrent quelque temps avec patience, tâchèrent d'éluder par des subtilités la force invincible de ses arguments ; mais voyant enfin qu'ils ne pouvaient y résister et que d'ailleurs il leur annonçait une doctrine contraire aux principes de la philosophie, comme l'incarnation du Verbe et la résurrection des morts, ils le traînèrent à l'Aréopage pour y être jugé et condamné comme un semeur de nouveautés. Ce fut dans cet auguste théâtre, où les plus fortes têtes de la Grèce étaient assemblées, que ce divin Apôtre fit paraître la profondeur de son érudition

et sa sagesse toute céleste. Il prit pour sujet de son discours une inscription qu'il avait trouvée dans la ville, au-dessus d'un autel, portant ces mots : *Ignoto Deo* : « Au Dieu inconnu » ; et il parla si excellemment de la nécessité de connaître et d'adorer ce Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'ils ne connaissaient point, et de quitter le culte des idoles d'or, d'argent, de pierre et de bois qu'ils avaient adorées jusqu'alors, que plusieurs se rendirent à ses raisons. Le principal de ceux qui s'attachèrent à l'Apôtre fut notre Denis l'Aréopagite ; il renonça à la superstition de l'idolâtrie, et quitta même les emplois de la vie séculière, pour se faire un parfait disciple de Jésus-Christ. Ce fut un grand sujet d'étonnement et en même temps de consolation pour lui, lorsqu'il découvrit, dans ses entretiens avec saint Paul, que l'éclipse extraordinaire qu'il avait aperçue à Héliopolis, à l'âge de vingt-cinq ans, et dont il avait marqué le jour, l'heure et le moment, était justement arrivée au temps de la Passion du Sauveur, comme signe du deuil que toute la nature en concevait. Il fut merveilleusement confirmé par cette rencontre dans la soumission à l'Evangile, dont il avait déjà fait profession, et c'est ce qui lui fait dire, dans son Epître à saint Polycarpe, que l'éclipse qu'il avait vue l'avait fait passer de l'erreur à la vérité, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, et du culte abominable des simulacres à la connaissance du vrai Dieu. Un savant auteur dit que ce fut pour saint Denis que Notre-Seigneur conduisit saint Paul à Athènes ; et nous pouvons ajouter que ce fut aussi pour lui qu'il procura cette grande éclipse qui devait, par ses ténèbres, dissiper les siennes et le faire entrer dans le beau jour du christianisme.

Il eut de grands combats à soutenir dans les commencements de sa conversion ; car, excepté ceux qu'une passion aveugle faisait prétendre au rang qu'il possédait dans l'Aréopage, nul ne pouvait voir qu'avec douleur que cet illustre sénat fût privé d'un juge si intègre et si éclairé. Ses parents s'opposèrent de toutes leurs forces à sa résolution et tâchèrent de l'en détourner, en lui remontrant le tort qu'il faisait à toute sa famille et à lui-même, en quittant une place que les plus sages de la République regardaient comme l'objet le plus digne de leur ambition. Mais la grâce de Jésus-Christ fut plus forte en lui que la nature, et rien ne fut capable d'ébranler sa constance et de lui faire abandonner la résolution qu'il avait prise de se conformer à la vie pauvre et humiliée de son Sauveur.

Comme il ne fut pas longtemps à être parfaitement instruit de tous nos mystères, saint Paul lui conféra bientôt le sacrement du Baptême. Ensuite, il lui fit part de ces hautes lumières qu'il avait reçues dans son ravissement au troisième ciel, autant qu'elles pouvaient être expliquées par des paroles sensibles. Il le mena, pour cela, avec lui pendant trois ans dans plusieurs de ses voyages, le forma aux vertus évangéliques et aux travaux de la prédication. Denis eut aussi pour maître et pour directeur le divin Hiérothée, comme il le témoigne lui-même dans son livre des *Noms divins*, chapitre II, et il apprit de lui de grands secrets sur les différentes manières de connaître Dieu, sur l'unité, la distinction et la circumincession des personnes divines et sur d'autres sujets très-élevés et très-spirituels. Enfin, le nombre des chrétiens s'étant augmenté dans Athènes, saint Paul, dont la sollicitude s'étendait sur toutes les Eglises, leur donna Denis pour évêque. On ne peut assez dignement décrire sa conduite toute sainte et ses vertus éminentes dans l'épiscopat. Il se fit une image vivante de la mortification, du zèle et de la charité de l'Apôtre. Il traitait son corps avec une rigueur impitoyable.

Le jeûne et l'abstinence étaient son aliment le plus agréable. Il s'appliquait assidûment à la lecture, à l'oraison et à la contemplation des vérités éternelles. La présence de Dieu faisait toutes ses délices ; et s'élevant à lui tantôt par affirmation, tantôt par négation, tantôt par un simple regard de sa majesté infinie, sans nulle distinction d'attributs et de perfections, tantôt par un goût et une connaissance expérimentale de ce qu'il est, il vivait plus en lui et de lui qu'en soi-même et de soi-même. Cette occupation intérieure le détacha si fort des sens et de toutes les affections sensibles, qu'il devint un homme tout céleste. Les plus grands avantages de la terre ne lui paraissaient plus que comme de la boue. Jésus-Christ était son trésor, et il ne connaissait plus d'autre bien que de le servir, de lui plaire et de jouir éternellement de lui. L'humilité, la patience, la douceur, la chasteté et la simplicité de cœur étaient en lui dans un degré très-éminent, et il faisait toute son étude de faire mourir en soi le vieil homme, afin de n'être plus revêtu que du nouveau. Nonobstant tous ces exercices de la vie intérieure, il ne laissait pas de s'appliquer avec une vigueur admirable à tous les devoirs de la vie apostolique. Il prêchait souvent son peuple, et il le faisait avec tant de zèle et de feu, qu'il enflammait de l'amour divin tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Sa charité n'était pas renfermée dans les murs d'Athènes ; il en sortait souvent pour aller porter aux environs la lumière de l'Evangile, et il grossit, par ce moyen, si notablement son troupeau, qu'il en fit une des Eglises les plus considérables de la Grèce.

Nous pouvons juger par ce qu'il écrit dans son livre de la *Hierarchie ecclésiastique*, quel règlement il établit dans sa propre église. Il en fit comme une copie de la hiérarchie céleste, par la distinction qu'il mit entre les membres différents qui la composent. L'évêque en faisait le premier ordre, les prêtres le second, et les ministres ou diacres le troisième. Il divisa aussi les laïques en trois classes : la première était celle des religieux, c'est-à-dire des personnes séparées du commerce du monde et entièrement dédiées au culte de Dieu ; la seconde, celle du peuple saint et fidèle, lequel, étant encore dans l'innocence du baptême, ou ayant recouvré la grâce par l'expiation de la pénitence, était jugé digne de la vue et de la participation des saints mystères ; et, sous ces deux, il en comprend une troisième, qui mérite néanmoins le second rang : c'est celle des vierges, dont saint Paul parle avec tant d'honneur au chapitre VII<sup>e</sup> de sa première Epître aux Corinthiens. Il reste encore ceux qui n'étaient pas admis à la communion de l'Eucharistie, dont il distingue trois sortes, savoir : les pénitents, que leurs crimes commis après le Baptême excluaient pour un temps de la sainte Table ; les possédés ou énérgumènes, que l'on ne souffrait pas dans l'église pendant la célébration de la messe, à cause des violences que les esprits immondes leur faisaient commettre ; et les catéchumènes qui, n'étant pas baptisés, ne pouvaient pas avoir part à l'aliment céleste et divin des fidèles. Pour ces personnes si différentes, il marqua trois lieux différents dans le temple, qui répondaient à ce que nous appelons le chœur, la nef et le porche. Le premier était pour l'évêque, les prêtres et les lévites, et c'était là qu'ils chantaient les louanges de Dieu et qu'ils célébraient les mystères redoutables de notre rédemption. Le second était pour les religieux, les vierges et le peuple, où ils faisaient leurs prières, entendaient la parole de Dieu, et se préparaient à la sainte communion. Car en ce temps-là les religieux n'étaient pas encore distingués du corps des laïques, et n'avaient pas des oratoires et des temples particuliers pour célébrer les divins offices. Il

y avait seulement pour eux un endroit séparé hors le chœur, qui approchait plus près de l'autel que celui où se tenait le reste du peuple. Enfin, le troisième était pour les pénitents, les énergumènes et les catéchumènes, où ils attendaient avec impatience d'être purifiés, pour pouvoir approcher de la source de toute pureté, qui est l'Eucharistie. Ainsi l'église d'Athènes florissait sous la conduite d'un si sage pasteur, et était de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ. D'ailleurs ce saint Evêque avait un commerce de lettres avec les plus grands hommes du Christianisme naissant. Nous avons encore celles qu'il a écrites à Tite, à Timothée, à Polycarpe et à d'autres prédicateurs de l'Evangile, qui sont pleines de l'esprit de Dieu et de la science des Saints. Quelques auteurs même ont assuré qu'il écrivit aussi à la sainte Vierge, et qu'il eut le bonheur de la voir à Ephèse, lorsqu'elle y fit un voyage avec saint Jean l'Evangéliste; mais ces deux faits sont incertains, et nous n'en avons point de témoignage dans l'antiquité.

Ce qui est plus assuré, et ce qu'il nous apprend lui-même dans son livre des *Noms divins*, c'est qu'il eut la consolation de se trouver à Jérusalem au temps de son décès et d'y être témoin des merveilles qui s'y passèrent, avec saint Pierre, saint Jacques, saint Hiérophane et quantité d'autres saints personnages qui s'y étaient assemblés, comme nous l'avons remarqué dans le discours sur la fête de l'Assomption. Nous savons que ces paroles ont causé quelques discussions entre les savants : les uns prétendant qu'il parlait de la Mère de Dieu, et d'autres qu'il ne parlait que du sépulcre de Notre-Seigneur ; mais saint Juvénal, saint André de Crète, saint Maxime, martyr, saint Jean Damascène, saint Grégoire de Tours, saint Ildefonse et le bienheureux Albert le Grand, les ont expliquées de la sainte Vierge.

Il n'y a que quelques auteurs peu considérables qui les aient appliquées au sépulcre du Sauveur ; le texte seul fait assez voir que ce grand Docteur a voulu nous apprendre qu'il se trouvait aux obsèques de cette divine mère. Voici comme il parle à Timothée dans l'éloge admirable qu'il fait de saint Hiérophane. « Vous savez », lui dit-il, « que lorsque nous et lui-même, et plusieurs de nos bienheureux frères, nous assemblâmes pour voir ce corps qui a donné le principe à la vie et qui a reçu Dieu dans son sein d'une manière ineffable, saint Hiérophane était, après les Apôtres, le premier et le plus excellent de ceux qui louent la divine bonté ». Quel peut être ce corps qui a donné le principe à la vie et qui a reçu Dieu dans son sein d'une manière si éminente, sinon le corps de l'auguste Marie, dont la chair de Jésus-Christ a été formée et qui l'a porté neuf mois dans son sein virginal ? Pour le sépulcre, ce serait une manière impropre que de l'appeler *le corps* et de lui attribuer le principe de la vie : car, bien qu'il soit le lieu où Jésus-Christ a repris la vie, il n'a point, néanmoins, concouru à cette merveille, et il n'en peut être légitimement appelé la cause ou le principe. D'ailleurs, remarque fort bien le cardinal Baronius, les Apôtres avaient souvent vu ce saint sépulcre : pourquoi auraient-ils fait en ce temps une assemblée si solennelle et si extraordinaire pour le voir et pour chanter tout autour des hymnes et des cantiques en l'honneur de Dieu ? Au reste, quoiqu'on tienne communément qu'en cette occasion les Apôtres furent transportés miraculeusement à Jérusalem par le ministère des anges, nous n'avons pourtant point de preuves qui nous obligent de dire la même chose de saint Denis. Il peut s'y être rendu par les voies ordinaires, à la suite d'une inspiration du Saint-Esprit, d'autant plus que le trajet d'Athènes à Jérusalem, qui se fait par mer, n'est pas de longue durée, et qu'il pouvait alors être occupé encore plus près à la prédication de l'Evangile. Cet honneur qu'il avait

reçu et les merveilles qu'il avait vues, tant à la mort qu'à la sépulture de notre Reine, et encore à son tombeau lorsqu'on l'ouvrit en faveur de saint Thomas, lui donna toute sa vie une estime, une affection et un respect particuliers pour elle : comme il paraît par l'église qu'il fit bâtir en son honneur à Paris, et par l'amitié singulière qu'il contracta avec saint Jean, que Notre-Seigneur avait donné à sa Mère pour gardien, pour écologue et pour fils.

Après son retour à Athènes, il s'appliqua avec une ferveur nouvelle à la sage conduite de son diocèse. Il réprimait le vice et le relâchement par la sévérité de ses censures, et animait à la vertu par l'exemple de ses vertus et par ses paroles tout enflammées. Il élevait les âmes aux plus éminents degrés de l'oraison et de l'union avec Dieu, par une direction parfaitement éclairée et par une science expérimentale des conduites extraordinaires et surnaturelles. Son zèle le porta encore à faire plusieurs missions pour détruire le culte des démons et gagner des cœurs à Jésus-Christ. Pendant son absence, un des religieux de son église, Démophile, animé d'un zèle impatient et indiscret, voyant un pécheur aux pieds d'un prêtre pour recevoir l'absolution et la pénitence, et le prêtre disposé à les lui accorder, s'irrita tellement contre tous les deux, qu'après avoir reproché au prêtre sa lâcheté et sa trop grande indulgence envers les impies, il se jeta sur le pénitent, l'arracha violemment du tribunal sacré, et le chassa bien loin à coups de pied. Ensuite il entra dans le sanctuaire, où les religieux de ce temps-là ne pouvaient pas entrer, et eut la hardiesse d'en faire sortir le prêtre, comme un homme qui déshonorait son caractère par une condescendance criminelle. Son aveuglement fut si grand, que, croyant avoir fait une bonne action, il en informa son évêque et lui en demanda l'approbation ; le prêtre, de son côté, en fit ses plaintes comme d'un attentat inouï et qui tournait au déshonneur de tout l'ordre sacerdotal. Là-dessus saint Denis écrivit une lettre admirable à Démophile, après lui avoir remontré l'énormité de sa faute, premièrement par plusieurs exemples de douceur, rapportés dans l'Écriture, et puis par la disproportion de son état avec celui du prêtre, qu'il avait eu la hardiesse d'outrager ; il lui raconta enfin un fait digne de mémoire, qui était arrivé à un de ses disciples nommé Carpus. Celui-ci était un très-saint prêtre qui jamais ne s'approchait des saints autels sans avoir été consolé par quelque vision. Il arriva néanmoins qu'un certain infidèle, ayant débauché et perverti un chrétien, le bon Carpus en fut si sensiblement touché, qu'il pria Dieu de faire tomber les foudres du ciel sur l'un et sur l'autre de ces impies, pour les exterminer. Lorsqu'il eut fait cette prière, il se coucha tout indigné ; mais s'étant levé à minuit, selon sa coutume, pour chanter les louanges de Dieu, il lui sembla que la maison où il était se fendait par le milieu, que le ciel s'ouvrait, que Jésus-Christ y apparaissait avec ses anges, et que de son tribunal tombait une pluie de feu pour consumer tous les pécheurs. Puis jetant sa vue en bas, il aperçut une horrible ouverture, d'où sortait une multitude de serpents qui, s'entortillant dans les jambes de ces deux misérables, les entraînaient dans le précipice. Ce spectacle lui donna beaucoup de joie, et il lui tardait d'en voir la fin, par la chute de l'infidèle et de l'apostat dans les flammes vengeresses de l'enfer ; pendant qu'il s'entretenait dans ses désirs, par un zèle immodéré de la justice, ayant une seconde fois levé les yeux vers le ciel, il vit Notre-Seigneur descendre de son trône et venir avec la compagnie de ses anges, pour donner la main à l'un et à l'autre, afin de les délivrer de la rage envenimée de ces serpents. Carpus fut fort surpris d'une charité si contraire

à sa rigueur ; mais il le fut bien davantage lorsque Notre-Seigneur, lui adressant la parole, lui dit : « Frappe-moi si tu veux, Carpus, et décharge ta colère sur ma propre personne ; je suis prêt à recevoir tes coups et même à mourir une autre fois pour les hommes. Ce que je demande, ce n'est pas qu'ils soient punis, mais qu'ils cessent de pécher et de se rendre dignes des peines éternelles ». Ce fut assez dire pour corriger ce bon prêtre et pour lui faire concevoir ce qui est écrit dans Ezéchiel, que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Et, par cet exemple que saint Denis avait appris de la bouche de Carpus même, dans l'île de Crète, où on l'avait fait évêque, il confondit aussi le faux zèle de Démophile, et lui apprit qu'il ne faut jamais rejeter les pécheurs qui ont recours au remède salutaire de la pénitence.

Si cette lettre eut un si bon effet, il ne fut pas moins heureux dans les efforts qu'il fit pour gagner Apollophe, ancien compagnon de ses études. Celui-ci avait été extrêmement indigné de la conversion de saint Denis, et ne pouvait s'empêcher, dans les occasions, de s'emporter avec furie et de vomir mille injures contre lui ; il l'appelait un impie et un parricide, parce qu'il se servait des sciences qu'il avait puisées dans les écoles de la Grèce pour combattre les sentiments des Grecs touchant la divinité. Saint Polycarpe fut souvent témoin de ces emportements et de ces excès ; il tâcha de les arrêter par sa douceur et entreprit même de gagner à Jésus-Christ ce sophiste, qui semblait n'avoir de la susceptibilité que pour combattre la croyance et les maximes de notre religion. Mais comme la chose tirait en longueur et qu'Apollophe continuait toujours ses médisances contre notre Saint, il jugea à propos de lui en donner avis. C'est ce qui nous a valu la lettre admirable de Denis à Polycarpe, dans laquelle il fournit à ce saint prélat des armes toutes-puissantes pour surmonter l'opiniâtreté d'Apollophe. En effet, Polycarpe s'en servit si avantageusement, qu'il adoucit enfin son esprit et qu'il le persuada de quitter la vanité des idoles, que toute la véritable philosophie condamnait, pour adorer un seul Dieu subsistant en trois Personnes, et un seul Jésus-Christ, Sauveur et Libérateur du monde, la seconde de ces trois Personnes. On ne peut concevoir la joie que saint Denis ressentit de ce changement. Il mit aussitôt la main à la plume et écrivit à Apollophe, pour lui témoigner et le féliciter du bonheur qui lui était arrivé, de connaître et de confesser la vérité. Cette lettre est merveilleuse et pleine d'une onction céleste. Elle commence par ces mots : « Je vous adresse maintenant la parole, ô l'amour de mon cœur », et elle finit par ceux-ci : « Maintenant, je mourrai joyeux en Jésus-Christ, qui est mon être et ma vie, puisque vous-même avez reçu la vie ».

On ne sait pas précisément quand il écrivit ces deux lettres. Tout ce que nous pouvons dire touchant sa chronologie, c'est qu'il fut converti l'an 50 du salut, environ à l'âge de quarante ans, qu'il alla à Jérusalem et assista au trépas de la sainte Vierge, l'an 56 ou 57, et que jusqu'au temps de saint Clément, pape, il fit diverses missions dans la Grèce et l'Asie pour la propagation de l'Evangile. C'est pendant cet intervalle, auquel Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Tite, Domitien et Nerva, tinrent successivement le siège de l'empire romain, qu'il alla en Achaïe, où saint André avait déjà enduré le martyre, afin d'y fortifier les nouveaux fidèles dans la doctrine qu'ils avaient reçue de cet Apôtre : ensuite, passant la mer, et parcourant une infinité de villes et de bourgades, qui étaient sur sa route, il se rendit en Phrygie, où il demeura quelque temps à Troade ; et enfin

il vint à Lacédémone, cette célèbre émule d'Athènes, où le cardinal Baroni-us croit qu'il écrivit à saint Jean l'Évangéliste, relégué par Domitien dans l'île de Pathmos, cette lettre prophétique dans laquelle il l'assure, non-seulement qu'il sera délivré de son exil et qu'il retournera en Asie, mais aussi qu'il y écrira son Évangile et qu'ils auront la consolation de s'y embrasser. Peu de temps après, cette prophétie commença de s'accomplir; en effet, Domitien étant mort, et le Sénat ayant cassé tous ses arrêts, à cause de leur trop grande cruauté, saint Jean eut la liberté de sortir de Pathmos, où il avait composé son *Apocalypse*, et de retourner à Ephèse; saint Denis l'y alla trouver, et ils eurent ensemble une conversation toute céleste. Ce fut apparemment dans cet entretien qu'il conçut le dessein de passer en Occident, pour y travailler à la ruine de l'idolâtrie. Saint Jean lui représenta l'état déplorable où étaient les belles et riches provinces de l'Europe, la multitude infinie des âmes qui s'y perdaient tous les jours, pour être privées de la connaissance des vérités et des remèdes du salut, le peu d'ouvriers qui y étaient, pour arrêter le cours de tant de maux et la nécessité d'y en envoyer de l'Orient, où ils étaient en plus grand nombre. Denis, tout âgé qu'il était, car il ne pouvait pas avoir moins de soixante-dix-huit ans, s'offrit pour entreprendre ce travail et aller trouver saint Clément, successeur de saint Pierre, pour lui communiquer son dessein. L'Apôtre approuva son zèle et lui donna pour cela sa bénédiction.

Ainsi notre Saint, laissant pour son successeur à Athènes saint Publius, que saint Paul avait converti et baptisé avec toute sa famille dans l'île de Malte, et prenant avec lui saint Rustique, prêtre, et saint Eleuthère, diacre, traversa la mer et vint à Rome, où il se présenta à saint Clément, disposé à aller où il jugerait plus à propos, travailler à la vigne du Fils de Dieu. Le saint Pape eut une joie incroyable de cette résolution, sachant le mérite de ce grand homme, l'abondance des grâces dont Notre-Seigneur l'avait comblé, et son éloquence divine, capable de toucher les cœurs les plus endurcis. Comme il n'y eut point d'ecclésiastique à Rome qui ne souhaitât de marcher sous l'étendard d'un si brave capitaine, il n'eut pas de peine à lui former une nombreuse compagnie de prédicateurs apostoliques pour partir avec lui. Le champ de bataille qu'il lui proposa, ce furent les Gaules avec une partie des Espagnes, où à la vérité saint Paul avait passé et laissé quelques-uns de ses disciples, mais qui, néanmoins, dans la plupart des provinces, n'avaient pas encore entendu parler de la doctrine de l'Évangile. Pour les compagnons qu'il lui donna, on n'en sait pas le nombre au juste. Cependant on pense qu'il lui en donna peu d'abord, mais que dans la suite il lui envoya de saintes recrues, selon que l'espérance de la moisson augmentait ou qu'il se présentait de nouveaux ouvriers capables d'un si important ministère. Ceux que l'on marque plus ordinairement sont saint Rieul, qui était venu d'Orient, saint Marcel, surnommé Eugène, saint Eutrope, saint Lucien, saint Nicaise, saint Quirin, saint Taurin, saint Jonat, saint Saintin et saint Antoine.

Nous savons que quelques auteurs du *xvii<sup>e</sup>* siècle ont combattu avec beaucoup d'ardeur l'histoire de la mission de saint Denis l'Aréopagite dans les Gaules; ils prétendent que celui qui a souffert le martyre à Paris, et que nous reconnaissons pour notre apôtre, n'est pas ce célèbre disciple de saint Paul, mais un autre, bien plus récent, envoyé seulement au temps de l'empereur Dèce, et bien avant dans le troisième siècle. Mais il y a un si grand accord entre l'Eglise grecque et l'Eglise romaine, pour assurer que notre saint Apôtre est le même que l'Aréopagite, comme Hincmar,



archevêque de Reims, l'a remarqué dans une lettre à l'empereur Charles le Chauve, qu'on ne peut sérieusement le révoquer en doute. La tradition en était déjà fort ancienne sous le règne de Louis le Débonnaire, père du même Charles, ainsi qu'il paraît par ce qu'en ont écrit saint Fortunat, évêque de Poitiers; saint Eugène II, évêque de Tolède; le vénérable Bède, très-savant dans l'histoire ecclésiastique; saint Siméon, surnommé Métaphraste, auteur célèbre de la *Vie des Saints*; saint Méthodius, patriarche de Constantinople; Michel Syngèle, prêtre de Jérusalem; Anastase le Bibliothécaire, l'abbé Romain, et le Concile de Paris, tenu en 825, dans une lettre au pape Eugène II. Mais elle devint encore plus certaine lorsque Hilduin, abbé de Saint-Denis, en France, après une recherche très-exacte, qu'il fit par l'ordre exprès de l'empereur Louis le Débonnaire, en eut fait voir la vérité par des témoignages publics et authentiques, auxquels il n'y eut point de réplique. Depuis ce temps-là, on a été plus de huit siècles dans la même croyance, sans que qui que ce soit s'y soit opposé. Tout le monde, au contraire, était très-persuadé qu'en révéralnt l'Apôtre des Gaules, on révérait le bienheureux Aréopagite. Il n'y avait que la critique de notre temps, qui s'est fait un point d'honneur de raffiner sur les traditions historiques les mieux reçues, qui fût capable de réveiller cette contestation déjà jugée et assoupie, et de nous disputer de nouveau la gloire d'avoir un si grand homme pour notre premier évêque. Mais quelque effort qu'elle fasse, elle ne détruira pas un sentiment si fortement établi sur l'antiquité et si profondément imprimé dans le cœur des Français. Il y a véritablement quelques difficultés sur cette mission de saint Denis l'Aréopagite en France, comme il y en a sur toutes les traditions anciennes dont on n'a pas marqué assez exactement toutes les circonstances; mais si l'on veut prendre la peine de lire les savants auteurs qui ont écrit depuis sur cette matière, entre autres Baronius, Sponde, Du Saussay, Germain Milet, Hugues Ménard et Noël Alexandre, de l'Ordre de Saint-Dominique, Mgr Freppel, M. l'abbé Darras, M. Faillon, les PP. Halloix, Lamsel, Cordier, Chifflet, etc., on les y trouvera résolues avec beaucoup de lumières et d'érudition. Sur quel fondement a-t-on voulu établir que le saint Denis de Paris n'est pas le même que le grand Aréopagite, disciple de saint Paul? C'est que la foi n'a été prêchée dans les Gaules que bien tard sous l'empereur Déce, comme on prétend le recueillir de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours; or, ce sentiment n'est nullement soutenable, car il est contre toute vraisemblance. Quoi! l'Evangile était porté chez les Scythes, les Brachmanes, les Indiens, les Ethiopiens et les Maures d'Afrique; et les Gaules seules, qui sont à la porte de Rome, auraient été à ce point négligées et abandonnées des Apôtres et des souverains Pontifes, même en des temps où l'Eglise jouissant de quelque trêve et n'étant point persécutée par les empereurs romains, il n'y avait rien de plus facile que de les secourir?

Disons donc que notre saint Aréopagite, étant muni de la bénédiction de saint Clément, partit de Rome et se rendit dans les Gaules. Il arriva premièrement à Arles, où il fit les grandes actions que nous avons marquées dans la vie de saint Rieul et qu'il n'est pas nécessaire de répéter ici. Avant d'en partir, il commença à distribuer sa petite troupe pour la prédication de l'Evangile. Il laissa saint Rieul à Arles et l'en nomma évêque. Il envoya saint Eugène aux Pyrénées et lui confia la conversion des Espagnes. Il députa saint Eutrope en Saintonge, où il avait fait un voyage.

Pour lui, il s'avança vers Paris, méditant dans son cœur la conquête de

tout ce grand royaume, non pas par le fer et par le feu, comme César l'avait conquis, mais par la force de la parole de Dieu et en versant lui-même son sang pour ceux qu'il voulait acquérir à Jésus-Christ. Alors, le reste de ses missionnaires se partagea. Lucien fut destiné pour Beauvais; Nicaise et Quirin, pour Rouen; Taurin, pour Evreux; Jonas, pour Chartres; Saintin, pour Verdun; et Antoine pour le pays Chartrain. Denis prit pour son ressort, avec Rustique et Eleuthère, ses deux fidèles compagnons, la ville même de Paris; il y arriva par le côté de la porte Saint-Jacques; il s'arrêta d'abord à l'endroit où est l'Université, et qui n'était encore qu'un champ en friche, ou un bois désert et inhabité. On s'assembla bientôt autour de lui; il parla avec tant de lumière et de vigueur de la vanité des idoles et de la nécessité de reconnaître un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et un seul Jésus-Christ, sauveur et réparateur du monde, qu'il attira bientôt une foule de personnes au Christianisme. Cet heureux succès lui fit prendre la résolution de bâtir quelques oratoires au lieu de sa retraite. Les *Antiquités de Paris* en marquent quatre. Le premier fut dédié en l'honneur de la très-sainte Trinité, et il était au lieu où fut depuis l'église de Saint-Benoit; aussi, dans la chapelle de Saint-Denis, de cette église, on lisait encore, en 1683, ces mots sur des vitraux : *In hoc sacello sanctus Dionysius cepit invocare nomen sanctæ Trinitatis* : « Saint Denis a commencé dans cette chapelle à invoquer le nom de la sainte Trinité ». Le second fut dédié en l'honneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul; c'est celui où sainte Geneviève faisait souvent ses prières, et dont elle procura l'augmentation et l'embellissement auprès du roi Clovis I<sup>er</sup>, et où enfin elle fut enterrée : ce qui lui a fait prendre le titre de Sainte-Geneviève. Le troisième fut dédié en l'honneur de saint Etienne, premier martyr; on l'appelait encore, en 1783, Saint-Etienne des Grecs, à cause de saint Denis et de ses compagnons, qui parlaient grec et étaient venus de Grèce. Le quatrième fut dédié en l'honneur de Notre-Dame. On l'a depuis nommé Notre-Dame des Champs; les religieuses Carmélites, filles de sainte Thérèse, le possédaient avant la révolution et y renouvelaient par leur innocence et leur ferveur la vie admirable de ces premiers chrétiens de la ville de Paris. Saint Denis y a laissé une petite partie du voile de la Vierge, dont il avait hérité d'elle à l'ouverture de son tombeau, et une de ses images où elle était représentée, tenant son divin Enfant sur ses genoux.

Parmi ceux qui reçurent de sa main le vénérable Sacrement de la régénération spirituelle, le premier et le principal fut un seigneur parisien, nommé Lisbius; les Montmorency en font la tige de leur illustre maison; d'où vient qu'ils mettaient ces mots dans leur cri de guerre : « Dieu aide au premier chrétien ! » Ce néophyte, ne pouvant assez reconnaître les obligations qu'il avait à son maître, le pria d'entrer dans la ville et de venir demeurer chez lui. Le Saint ne refusa pas cette occasion que la divine Providence lui offrait pour faire de plus grandes conquêtes. Il établit donc sa demeure dans l'hôtel de Lisbius, et en fit même une église pour conférer le Baptême à ceux qui se convertissaient et pour célébrer les augustes Mystères. On croit que cette église était la paroisse de Saint-Barthélemy, devant le Palais.

La présence de ce grand prédicateur et de ses compagnons avança merveilleusement les affaires de la religion dans l'enceinte de Paris. Il y avait presse à les venir entendre, à se mettre au rang des catéchumènes et à se faire baptiser; et l'on eût vu bientôt toute la ville abjurer l'idolâtrie et faire profession publique du Christianisme, si Fescenninus, qui gouvernait

pour l'empereur, n'y fût accouru pour s'opposer à ces progrès. Ils étaient si connus de tout le monde, qu'il n'eut pas de peine à les découvrir et à les faire prendre. Pendant qu'ils étaient à son tribunal, Larcie, femme de Lisbius, leur hôte, qui était toujours demeurée opiniâtre dans le paganisme et les haïssait à mort, à cause des profusions que faisait son mari pour leur subsistance et celle des fidèles, se fit elle-même leur accusatrice. Elle dénonça aussi son mari comme complice de leurs crimes et coupable d'impiété envers les dieux du pays. Sur cette dénonciation, Fescenninus les envoya saisir et les fit aussitôt comparaître devant lui. Il n'épargna rien pour leur persuader de renoncer à Jésus-Christ et d'adorer Mars et Mercure; mais, les trouvant inébranlables et disposés à endurer plutôt mille morts que de commettre cette impiété, il fit décapiter sur-le-champ Lisbius, qui mérita, par cette mort, le titre glorieux de premier chrétien de Paris. Pour saint Denis et ses compagnons, il les fit jeter dans les cachots de la prison voisine, qu'on appelait alors la prison de Glaucin, et que l'on a depuis changée en une église sous le nom de Saint-Denis de la Chartre. Cette prison ne fut pas pour eux une simple détention, mais un supplice : car on leur passa la tête dans de grosses pierres percées par le milieu, et on les y attacha de telle sorte, qu'ils étaient obligés de demeurer toujours couchés par terre dans des postures très-pénibles. On voyait encore, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une de ces pierres dans la même église, comme témoignage de cette cruauté.

Peu de temps après, ce président les fit revenir devant lui; et, après les avoir inutilement pressés, tantôt par des promesses, tantôt par des menaces, de consentir à ses volontés, il les fit cruellement fustiger. On ne peut assez admirer la force et la constance du grand saint Denis, qui, âgé de plus de cent ans, endurait ce martyre avec autant de paix et de tranquillité que s'il eût été couché sur un lit de roses. On lui déchira tous les membres à coups de fouet, on lui découvrit même les os, et on le baigna dans son propre sang. Cependant il ne se plaignit jamais, et, s'il sortit quelques paroles de sa bouche, ce ne furent que des paroles de louange et de bénédiction. « Que ma langue », disait-il, « bénisse le Seigneur, et que toutes mes entrailles soient employées à louer sa bonté ». Saint Rustique et saint Eleuthère, qui avaient part aux tourments de leur maître, imitaient aussi sa générosité. Ni la violence des coups, ni les plaies réitérées, ni le sang qu'ils voyaient couler de leurs corps, ne furent capables d'ébranler leur courage et de les faire balancer dans leur résolution. Le tyran, effrayé de cette persévérance, les fit tous conduire en prison, espérant que la douleur de leurs blessures, jointe à l'odeur insupportable du lieu, leur causerait enfin de l'ennui et les rendrait plus soumis aux désirs de l'empereur; mais il se trouva trompé dans son attente. Les souffrances ne firent qu'augmenter leur ferveur, et ils parurent le lendemain à son tribunal avec plus de joie et de hardiesse qu'ils n'en avaient jamais témoigné. Fescenninus, furieux, fit recommencer sur eux le traitement du jour précédent, et, comme cette cruauté ne servit de rien, il s'arma d'une nouvelle rage, principalement contre le saint Evêque : il le fit étendre sur un gril, sous lequel il commanda d'allumer un grand feu. Nous laissons au lecteur à penser quel fut le martyre de ce vénérable vieillard, lorsque son corps, déjà tout déchiré et ensanglanté, commença à sentir la rigueur de la flamme et à brûler. Il ne fit néanmoins paraître aucun signe de tristesse et de mécontentement; mais, se soutenant dans ce supplice avec une fermeté inébranlable, il ne fit autre chose qu'implorer la miséricorde de Dieu et s'immoler à sa justice. Les bourreaux eurent ordre aussitôt de le lever de dessus ce

lit pour être exposé à des lions; mais ces bêtes n'ayant osé le toucher, et s'étant au contraire prosternées devant lui pour lui lécher les pieds, il fut jeté dans un four ardent qui devait le consumer en un moment. Notre-Seigneur, qui voulait rendre son martyr encore plus éclatant, le secourut admirablement en cette rencontre. Il amortit l'ardeur de ce four, et le rendit aussi frais et aussi agréable que la fournaise de Babylone, lorsque les trois enfants y furent enfermés. Denis y entra donc, mais il n'en reçut aucun dommage, et il en sortit en meilleur état qu'il n'y était entré. Ensuite, on l'attacha sur une croix, afin qu'il eût l'honneur d'être l'image vivante de Jésus-Christ crucifié. Comme il avait pour la croix les mêmes inclinations que son cher Maître, il en fit aussi les mêmes usages. Il en fit un autel pour se sacrifier, une chaire pour prêcher et un trône pour régner.

Le peuple s'étant rassemblé autour de lui, il saisit l'occasion pour leur annoncer le mystère ineffable de la passion du Sauveur et le bonheur qu'elle avait apporté au monde : et il n'eût pas moins fait de conversions sur cet instrument de douleur que dans la chaire de son église, si le président ne l'en eût fait promptement détacher. Tout cela se passa au milieu de la place publique de Paris, qui était alors sur le bord de la rivière, à la tête de l'île du palais, au lieu où l'on a depuis bâti une église sous le nom de Saint-Denis du Pas. On dit que le maître-autel de cette église a été dressé à l'endroit même où le Saint fut étendu sur le gril, et l'on y montrait aussi le lieu de la fournaise où il fut jeté.

Tant de différents supplices n'ayant pu ôter la vie à nos saints Martyrs, ils furent reconduits dans leur cachot, avec quantité d'autres chrétiens qui avaient trop témoigné de zèle pour leur délivrance. Ce fut alors que le bienheureux Prélat, parfaitement libre dans ses chaînes, voulut célébrer, pour la dernière fois, l'auguste Sacrifice de la messe, afin de fortifier ses chers enfants et de se fortifier lui-même, par la communion du corps de Jésus-Christ, contre les combats qui leur restaient à endurer. Mais, par une insigne merveille, lorsqu'il fut à la fraction de l'hostie, Notre-Seigneur apparut visiblement à toute l'assistance, et, prenant de ses propres mains son corps, qui était sur l'autel, il le lui donna, lui disant : « Recevez ceci, mon bien-aimé, et ne doutez point de la récompense qui vous attend, vous, et tous ceux qui écouteront votre parole. Vous combattrez vaillamment et vous remporterez la victoire. La mémoire de votre martyr sera immortelle; et, lorsque vous prierez pour quelqu'un, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez ». En même temps, la prison fut remplie d'une admirable lumière, et chaque fidèle ressentit en son âme une ardeur de la foi et un désir du martyr qui n'est pas concevable. La grâce du Sauveur ne se borna pas même à la prison; elle alla trouver dehors la malheureuse Larcie, pour qui, sans doute, son mari avait prié dans le ciel, et elle lui toucha si puissamment le cœur, qu'elle en fit une sainte pénitente.

Cependant, le lendemain étant arrivé, Fescenninus rappela pour la dernière fois les prisonniers, et, les trouvant aussi fermes et inébranlables qu'auparavant, après les avoir fait encore fouetter, il les condamna à avoir la tête tranchée. On les mena aussitôt du côté septentrional de la ville, sur une colline dédiée à Mercure, que nous appelons maintenant Montmartre, c'est-à-dire mont des Martyrs : et là, en présence d'une infinité de peuple qui fondait en larmes, on leur coupa la tête avec de petites haches émoussées, afin de leur causer plus de douleur. Ce fut le 9 octobre, sur la fin de l'empire de Trajan, ou au commencement de celui d'Adrien, vers l'année 117. Il se fit en même temps un horrible carnage de chrétiens, tant au

dedans de la ville qu'aux environs, dans lequel Larcie, qui venait de reconnaître sa faute et de se convertir, fut enveloppée. Elle n'était pas encore baptisée; mais son sang, répandu pour Jésus-Christ, lui servit de Baptême.

Saint Denis ayant été ainsi décapité, son corps se leva de lui-même, et, prenant sa tête entre ses mains, la porta en triomphe jusqu'au lieu où est à présent la ville de son nom, à deux lieues de Paris. Ce prodige est rapporté, non-seulement par les auteurs récents, mais aussi aux *Ménologes* des Grecs, et par Siméon Métaphraste, Méthodius, Hilduin, Hugues de Saint-Victor, Nicéphore Calixte, Cœlius Rhodiginus et beaucoup d'autres. Pendant sa marche, des anges chantaient avec une mélodie admirable : *Gloria tibi, Domine*, et d'autres répondaient : *Alleluia, alleluia, alleluia*. Lorsqu'il eut fait une lieue, il rencontra une pieuse femme appelée Catulle, qu'il avait instruite dans la foi; entre ses mains il se déchargea du trésor inestimable de sa tête et tomba en même temps à ses pieds. Cette sainte femme eut une joie extraordinaire d'avoir été choisie par ce bienheureux évêque pour dépositaire de ses reliques. Elle les cacha soigneusement dans sa maison, avec celles de saint Rustique et de saint Eleuthère, qu'elle eut l'adresse et le bonheur de recouvrer à prix d'argent.

On le représente recevant sa tête sur les mains et allant la remettre à une femme chrétienne qui tient un linge.

### CULTE ET RELIQUES.

#### ABBAYE DE SAINT-DENIS. — SES ÉCRITS.

Sainte Geneviève, qui avait une dévotion merveilleuse envers les saints Martyrs et visitait souvent leurs sépulcres, étant inspirée de Dieu et prévenue d'un secours extraordinaire de sa Providence, fit bâtir sur leurs tombeaux une chapelle de pierre, beaucoup plus ample que celle de bois qu'y avait fait bâtir Catulle. C'est celle où se réfugia Dagobert, encore jeune, pour éviter la colère de Clotaire II, son père, qui le cherchait pour le punir d'un outrage qu'il avait fait à son gouverneur. Pendant qu'il y fut, saint Denis lui apparut en songe, et lui promit de le tirer du danger où il était, s'il voulait s'obliger à faire bâtir en ce lieu une nouvelle église pour placer plus honorablement son corps et celui de ses compagnons. Dagobert s'y engagea, et, depuis, étant arrivé à la couronne, il s'acquitta de son vœu avec toute la magnificence que l'on pouvait attendre du zèle et de la ferveur d'un roi très-chrétien. Notre-Seigneur consacra lui-même cette église avec une troupe de bienheureux esprits, la nuit même que les évêques se disposaient à la cérémonie de la consécration, et il en fit donner l'assurance par un lépreux qui s'y était caché et qu'il guérit de sa lèpre pour rendre un témoignage assuré de cette insigne faveur. Ce fut le 24 février 630, jour de saint Matthias, selon la supputation de Guillaume de Nangis. Ce prince fit aussi bâtir un monastère joignant cette église, qu'il donna à des religieux Bénédictins, pour être à perpétuité les dépositaires et les gardiens des reliques de son illustre bienfaiteur; ainsi ce lieu, qui n'était auparavant qu'un petit bourg, appelé le bourg de Catulle, à cause de cette pieuse dame qui avait enseveli ces saints corps, est devenu une ville qui a pris le nom de Saint-Denis.

Au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, les religieux de Saint-Emmeran, de Ratisbonne, ayant fait courir le bruit qu'ils possédaient le vénérable corps de saint Denis l'Aréopagite, et qu'il leur avait été donné par le roi Arnould, Henri I<sup>er</sup>, qui était alors en France, fit faire une grande assemblée de prélats et de princes à Saint-Denis, pour visiter sa chässe et s'assurer de la vérité. Odon, frère de Sa Majesté, la reine Adèle, les évêques de Meaux et d'Orléans, et quantité d'abbés y assistèrent; la chässe fut ouverte, et l'on y trouva heureusement tous les ossements du bienheureux Martyr, à la réserve d'un que le pape Etienne III avait emporté. Une odeur merveilleuse sortit de ces précieuses reliques, et parfuma toute l'église. Le roi, ayant appris ce qui s'était passé, vint lui-même nu-pieds de son palais de Paris à cette abbaye, pour honorer cet illustre patron de la France. Un des abbés obtint quelques restes déjà tout usés des voiles dont les ossements avaient été enveloppés, et, les ayant mis sur la tête d'un démoniaque furieux, il le guérit en un instant.

Outre la célèbre église dont nous venons de parler, on en bâtit une autre au lieu même où les Saints avaient été décapités, que l'on nomma pour cela *les Martyrs*, sur la penie de la colline appelée Montmartre, du côté nord de Paris. C'était au commencement un prieuré de l'Ordre de Cluny, dépendant de celui de Saint-Martin des Champs; mais le roi Louis le Gros, à la persuasion

de la pieuse reine Adèle, son épouse, transféra les religieux de ce monastère à Saint-Denis de la Chartre, dans l'enceinte de Paris, et mit à Montmartre, en leur place, des religieuses Bénédictines, pour lesquelles il fit élever une grande et riche abbaye, qui a toujours été gouvernée par des abbeses illustres par leur piété et par leur naissance. La nouvelle église de ce couvent fut dédiée par le pape Eugène III, qui avait été disciple de saint Bernard et qui eut en cette cérémonie le même saint Bernard pour diacre, et saint Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, pour sous-diacre. On ne peut croire le concours de peuple qui allait autrefois continuellement à ce sanctuaire pour y rendre ses vœux au glorieux saint Denis, et pour y baiser la terre qui a été baignée de son sang. Ce fut là que saint Ignace de Loyola mena ses premiers compagnons pour s'y consacrer à Jésus-Christ, et y commencer son Ordre. Les religieux de la grande abbaye de Saint-Denis y portèrent, tous les sept ans, le chef de leur patron avec beaucoup de pompe et de magnificence.

Les Papes, les rois de France et plusieurs autres princes ont rendu de grands honneurs à la mémoire de ce glorieux apôtre des Gaules. Saint Zacharie, confirmant de son pouvoir apostolique l'exemption que saint Landry, évêque de Paris, avait donnée à son abbaye, dit expressément qu'il le fait pour l'amour et en considération d'un si grand martyr. Eugène III ne dédia l'église de Montmartre que par un profond respect envers ce saint évêque qui en devait être le patron. Alexandre III, étant venu en France, visita avec beaucoup de dévotion toutes les chapelles et les reliques de l'abbaye de Saint-Denis; ce qui donna occasion au remuement prodigieux des ossements de saint Hippolyte. Enfin, le pape Etienne III, s'étant réfugié en France, pour éviter l'oppression des Lombards, choisit sa demeure dans cette abbaye; puis, y étant tombé si malade que ses propres domestiques commençaient déjà à l'abandonner, il y fut guéri par le même saint Denis, qui lui apparut avec saint Pierre et saint Paul, et le toucha de ses mains sacrées. Une si grande faveur augmenta beaucoup sa dévotion envers ce médecin céleste. Ainsi, il demanda un ossement de son corps, et l'ayant obtenu et emporté à Rome, il y fit bâtir en son honneur une belle église qu'il destina pour les religieux grecs. Il est vrai qu'il n'eut pas le temps de l'achever; mais Paul I<sup>er</sup>, son frère, y mit la dernière main, et, pour satisfaire à l'intention d'Etienne, il en mit les Grecs en possession. On l'appelait communément l'école ou le collège des Grecs.

Nos rois ont commencé à honorer saint Denis dès qu'ils ont commencé d'être chrétiens. Clovis le Grand apprit cette dévotion de son épouse, sainte Clotilde, et l'on tient que c'est de lui qu'est venu cet ancien cri : *Mon jou saint Denis*, qui veut dire : je ne connais plus Jupiter, mais mon Jupiter est saint Denis. Il a été depuis changé en cet autre : *Montjoie-Saint-Denis*. Clotaire II pardonna à son fils Dagobert, contre lequel il était extrêmement indigné, en considération de saint Denis, à qui il avait eu recours. Le même Dagobert ne se contenta pas de bâtir une superbe basilique en son honneur; mais il fit faire aussi trois chasses d'or fin et enrichies d'une infinité de perles précieuses, dont on croit que saint Eloi fut l'ouvrier, pour enfermer ses reliques et celles de saint Rustique et de saint Eleuthère, ses compagnons. Il fit couvrir d'argent la partie du toit de l'église qui devait répondre à ces chasses. Et pour témoigner davantage son respect envers son bienheureux protecteur, il lui fit concession de son royaume, ne voulant plus le tenir qu'en fief et en hommage de lui. En foi de quoi, il mit sa propre couronne sur l'autel de sa chapelle, avec quatre besans d'or, comme un tribut qu'il lui devait en qualité de vassal. Pépin le Bref, premier roi de la seconde race, avait tant d'estime et de vénération pour ses mérites, qu'il ne voulut pas être enterré dans son église, mais seulement au dehors, à l'exemple de Constantin le Grand, qui, au rapport de saint Jean Chrysostome, choisit sa sépulture à la porte d'une église où il y avait des reliques de saint Pierre. Charlemagne, son fils, et le plus glorieux de nos rois, imita la piété de Dagobert; car, avant de sortir de France pour aller à Aix-la-Chapelle, en Allemagne, il lui fit hommage de ses Etats par quelques pièces d'argent qu'il lui offrit, et par un ordre qu'il donna à ses trésoriers de lui payer tous les ans la même redevance. On ne peut rien ajouter aux éloges que Louis le Débonnaire lui donne dans sa lettre à l'abbé Hilduin. Il y fait un dénombrement des grâces que les rois, ses prédécesseurs, avaient reçues de sa bienveillance, et il avoue que c'est par son pouvoir que lui-même avait recouvré son royaume, dont les princes, ses enfants, l'avaient dépossédé. Charles le Chauve, dernier fils de Louis le Débonnaire, qu'il avait mis en mourant sous la tutelle de saint Denis, ne fut pas moins héritier de cette insigne piété que de sa couronne. Il eut toute sa vie une affection très-tendre pour notre Saint, auquel il eut recours dans toutes les nécessités de son Etat, et, ayant dissipé par son assistance une armée formidable de Danois qui venaient saccager la France, il fit en reconnaissance de grands présents à son abbaye.

Le saint roi Robert, dans un acte authentique de plusieurs donations qu'il fit à ce monastère, assure qu'il y a longtemps qu'il a mis toute sa confiance dans l'intercession de ce Saint et de ses compagnons. Nous avons déjà remarqué que Louis le Gros fit construire en son honneur l'abbaye de Montmartre, près de Paris, et qu'il alla nu-pieds à Saint-Denis pour y vénérer ses reliques; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'il présenta lui-même ses épaules royales pour les porter, et qu'il ne crut pas faire tort à la majesté de son empire de se charger de ces précieux ossements qui doivent un jour participer à la gloire que l'âme de ce bienheureux Martyr possède déjà dans le ciel. Louis VII, dit le Jeune, fils et successeur de Louis le Gros, se chargea du même fardeau; et, sachant combien le secours d'un si grand serviteur de Dieu est puissant dans les armées, il ne voulut point quitter la France pour marcher contre les Sarrasins, sans avoir imploré par beaucoup

de larmes sa puissante intercession au pied de ses autels et sans avoir reçu au même lieu les étendards bénits qui devaient servir de signal à son armée. Philippe-Auguste fit la même chose ; et, attribuant à saint Denis tous les avantages qu'il avait eus depuis dans la Terre Sainte, il lui en vint rendre des actions de grâces dans sa propre église. Saint Louis, qui avait réuni en lui seul toute la piété de ses ancêtres, ne leur céda point en ces pratiques. Dès qu'il fut sacré, il apporta sa couronne sur l'autel de saint Denis, et, avant de passer en Palestine et en Afrique, il vint dans son abbaye l'intéresser par son humilité et par ses prières dans ces glorieuses entreprises. Enfin, pour ne pas nous étendre davantage, presque tous nos rois de la troisième race et beaucoup de rois des deux précédentes, ont choisi leur sépulture dans cette célèbre basilique de Saint-Denis, et ils lui ont donné tant d'objets sacrés d'un prix inestimable, qu'ils composaient, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un des plus riches trésors qui fût en Europe. Le monastère de Saint-Denis avait en dépôt l'Oriflamme, ce célèbre étendard de couleur de feu et parsemé de flammes d'or, que l'on croit avoir été envoyé du ciel, qui était originairement la bannière de l'abbaye de Saint-Denis, et qui, après l'avènement des Capétiens, devint la bannière de la France ; c'est elle qui guidait les Français à la victoire au vieux cri de guerre : Mont-Joie et Saint-Denis.

Non-seulement les rois de France, mais des princes et d'autres personnages furent aussi inhumés à Saint-Denis. Des évêques se retirèrent souvent dans ses cloîtres pour y finir leurs jours. Nos rois y firent souvent leur séjour. Il se tint plusieurs assemblées ou conciles à Saint-Denis, savoir, en 997, en 1052, pour constater l'authenticité du corps de saint Denis. En 1382, on tint sous les voûtes de l'abbaye une conférence au sujet des impôts dont l'augmentation avait excité une sédition dans Paris. Le pape Alexandre III permit à l'abbé, vers l'an 1179, de faire usage de la mitre, de l'anneau et des sandales. Guillaume de Gap s'en servit le premier. L'abbé de Saint-Denis était un des principaux seigneurs de France. Hugues Capet était abbé de Saint-Denis et de Saint-Riquier. Cette antique abbaye subit plusieurs Réformes, mais son voisinage de la capitale et la protection spéciale des souverains la préservèrent de ces affreux désastres dont tant d'autres monastères furent victimes. Nous voyons seulement les moines de Saint-Denis s'exiler de leur cloître, au temps des guerres des Normands, et se réfugier à Reims (de 887 à 890) avec les reliques de leur saint patron.

Le rétablissement des commendes dans Saint-Denis au début du XVI<sup>e</sup> siècle plaça successivement dans la chaire abbatiale du monastère neuf princes de l'Eglise, dont le cardinal de Retz devait être le dernier. Dans cette période de plus d'un siècle, les deux palais abbatiaux de Bourbon et de Lorraine furent construits dans la clôture ; dans le même intervalle aussi la mense abbatiale s'accrut aux dépens de celle des religieux, le monastère s'appauvrit, et la discipline monastique ne garda plus de sectateurs dans l'abbaye dégénérée. En 1633, la Réforme de Saint-Maur raviva, mais tardivement, l'esprit de la Règle et le goût des lettres. Cependant, à raison de son contact perpétuel avec le roi et la cour, le monastère, déjà ravagé par les Huguenots pendant la guerre des trois Henri, fut de nouveau presque ruiné durant les troubles de la Fronde. Il aliéna ses domaines pour couvrir ses nombreux emprunts, et ses édifices tombaient en ruines à la mort de l'abbé cardinal de Retz. L'événement qui influa alors davantage sur l'avenir de Saint-Denis ne fut point le report de sa mense abbatiale sur celle de la maison de Saint-Cyr, mais la suppression du titre et de la dignité de l'abbé en 1691. En détachant du monastère tout ce que, depuis tant de siècles, cette dignité avait réuni de prérogatives, de privilèges, de juridiction extérieure, de suprématie et d'autorité sur cette abbaye souveraine, cet arrêt ne lui ôtait qu'un éclat toujours fatal à sa discipline et à sa régularité ; mais, en lui enlevant son chef, il la privait subitement de son protecteur obligé et de la puissance la plus intéressée et la plus apte à défendre. Du reste, son temps était fini. La Révolution française, qui déjà grondait sourdement, décida la chute de cet arbre chargé de siècles, mais bouillonnant de jeune sève à cette heure où il reverdisait.

C'est à l'expiration du XVII<sup>e</sup> siècle que les Bénédictins de Saint-Denis s'occupèrent sérieusement de démolir leur abbaye pour accomplir la reconstruction de ses édifices. La démolition du vieux monastère commença, en 1700, sous le grand priorat de Dom Augustin de Loo, et les travaux se poursuivirent sous seize autres grands prieurs successifs, dont les plus actifs furent Dom de Saint-Marthe, Dom du Biez et Dom de Malaret. Le plan du nouveau monastère est l'œuvre de Robert de Cotte, élève de Hugues Mansart ; celui des bâtiments circulaires qui environnent la cour d'honneur est dû à un autre architecte son successeur, Christofle père. Les dortoirs du sud et de l'est, la salle capitulaire, le parlement et le réfectoire furent inaugurés en décembre 1748 ; l'hôtellerie, après 1738 ; la galerie du nord et l'infirmerie, en 1765, et les travaux accessoires s'achevaient en 1786, sept ans seulement avant l'époque où les maîtres de ces demeures subirent l'exil et la mort.

L'année 1789 fut l'époque des premiers effets des passions populaires dans la ville de Saint-Denis. Le 16 septembre 1792, la basilique fut déclarée église paroissiale par l'autorité séculière, et reçut un clergé étranger. C'est un an plus tard seulement qu'eurent lieu le pillage et l'enlèvement du trésor, le dépôt le plus rare et le plus magnifique qui fût alors en France. Un mois après, un décret émané de l'autorité déclarait que la ville de Saint-Denis s'appellerait dorénavant *Denis-Franciade*. Le 6 août 1794, commença la violation et la spoliation des tombes royales. Ce sacrilège sans exemples se prolongea plus de deux mois. Dans le cours de cette année désastreuse, la basilique profanée avait vu substituer dans ses murs les fêtes décadiques aux cérémonies chrétiennes. Tour à tour temple de la Raison, dépôt d'artillerie, théâtre de salimbanques, magasin de fourrages,

dépouillée de ses vitraux, de ses monuments et de sa toiture, elle recéla quelque temps des moulins à bras. On en établit simultanément dans l'intérieur de l'abbaye, devenue le siège du club révolutionnaire et des administrateurs du *district*. L'année 1795 balaya ces envahisseurs, et le monastère fut transformé en hôpital militaire pour les blessés des armées républicaines.

Aujourd'hui les anciens bâtiments claustraux sont occupés par la maison d'éducation des filles des membres de la légion d'honneur, et la vénérable basilique de Saint-Denis brille à son tour d'un nouvel éclat. Grâce à une habile restauration, à laquelle se sont empressés de concourir tous les gouvernements qui se sont succédés depuis cinquante années, elle rappelle aujourd'hui son ancienne magnificence. Un illustre Chapitre de Chanoines, attaché à ce poste d'honneur, est chargé de prier sur les anciennes tombes de nos rois.

Saint Suibert, apôtre des Frisons, le bienheureux Noiger, évêque aux Pays-Bas, et sainte Edithe, sœur de saint Edouard, roi d'Angleterre et martyr, firent tous trois bâtir des églises magnifiques en son honneur. Un autre saint Edouard, aussi roi d'Angleterre et confesseur, fit présent à son abbaye de France d'une seigneurie fort considérable au comté d'Oxford; sainte Brigitte mérita que ce glorieux apôtre des Gaules apparût pour lui déclarer les volontés de Dieu sur sa personne et sur celle du prince Wulfon, son mari; la vénérable Adèle, femme de Louis le Gros, étant devenue veuve de ce roi, se retira à Montmartre, où elle passa le reste de sa vie dans le service du Saint.

Plusieurs martyrologes, entre autres ceux d'Usuard et l'ancien romain de Rosweide, marquent deux fois la mémoire de saint Denis, savoir : le 3 octobre à Athènes, et le 9 du même mois à Paris. Mais il ne faut pas inférer de là que celui d'Athènes et celui de Paris sont deux Saints différents, comme on ne distingue pas beaucoup d'autres Saints qui sont marqués deux fois dans un même martyrologe. Usuard en a usé ainsi, parce qu'il a trouvé la fête de cet illustre Martyr célébrée par les Grecs et les Latins en divers jours; ce qui n'est que trop ordinaire en une infinité d'autres Saints.

On gardait, avant la Révolution française, les reliques de saint Denis, de saint Rustique et de saint Eleuthère dans trois châsses d'argent, à l'abbaye de Saint-Denis. A cette époque, le trésor de l'abbaye fut pillé, mais les saintes reliques furent sauvées de la profanation par dom Warenfot, religieux de la maison, cachées avec soin et déposées ensuite dans l'église paroissiale de Saint-Denis, en 1795. Elles furent transférées avec beaucoup de solennité dans l'église de l'ancienne abbaye, le 26 mai 1819, et elles y sont maintenant conservées dans des châsses de bronze doré. L'église métropolitaine de Paris possède un ossement de son saint fondateur.

Dans le diocèse de Soissons, au village de Longpont (*Longus pons*), à trois lieues de Villers-Cotterets, se conserve religieusement, non pas *caput integrum*, comme le disent peu exactement les Bollandistes, mais *le crâne tout entier* de saint Denis l'Aréopagite, et cela depuis l'année 1205, sans interruption ni conteste.

Voici l'origine et les preuves de son existence dans l'abbaye des Bernardins de Longpont. Nivelon I<sup>er</sup> de Cherizy, cinquante-neuvième ou soixantième évêque de Soissons (1175-1207) et ancien chanoine de la cathédrale de la même ville, se croisa en 1202, sous le règne de Philippe-Auguste, accompagna les croisés à Constantinople et joua un grand rôle dans cette expédition qui est la quatrième croisade. Après la prise de Constantinople, il présida l'assemblée des douze électeurs qui choisirent pour empereur latin de cette ville le seigneur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut. Ce fut l'évêque de Soissons qui le couronna dans l'église de Sainte-Sophie. Nivelon profita de cette circonstance pour enrichir de diverses reliques sa cathédrale et plusieurs églises de son diocèse. Il apporta lui-même à l'abbaye, *apud Longum pontem* : *Caput beati Dionysii Areopagitæ, cum una cruce de ligno Domini*. Tels sont les propres termes qu'on peut lire encore à la bibliothèque impériale de Paris, dans un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle, appelé *Rituel de Nivelon*. La société archéologique de Soissons l'a fait imprimer en 1856. Il forme un magnifique vol. in-4<sup>e</sup> rouge et noir.

A partir de Constantin, les empereurs grecs avaient réuni beaucoup de reliques dans la chapelle impériale. C'est de cette chapelle même que Nivelon a tiré le chef de saint Denis l'Aréopagite, et c'est l'empereur Baudouin qui, par un sentiment de reconnaissance, le lui a cédé avec beaucoup d'autres reliques. La relique de Longpont est le crâne, c'est-à-dire le sinciput ou le front, l'occiput et les deux côtés sans aucune fracture (*sine ulla fractura*) de saint Denis. Les mots grecs suivants se lisent sur le crâne : *Κεφαλή του αγίου Διονυσίου Ἀρεοπαγίτη*. (Ce dernier mot n'est pas achevé. L'écriture paraît très-ancienne. Il n'est pas étonnant que Longpont ait eu la préférence pour la possession de cette relique, les père et mère de Nivelon étant seigneurs de ce village.

Il est fait mention de cette portion de tête dans tous les ouvrages qui parlent de l'abbaye de Longpont. On lit dans une ancienne prose : *Nostri tenent canobitæ caput Areopagitæ*. Muldrac, dans son *Chronicon*, imprimé en 1652, dit : *Canobium Longipontis parte notabili capitis S. Dionysii Areopagitæ exornavit (Nivelon)*. Or, Muldrac était religieux de Longpont depuis l'âge de seize ans. Dans son *Valois-Royal*, édité en 1662, il dit : « Longpont se console encore de posséder une bonne partie du chef de saint Denis, Aréopagite ». Les bréviaires du diocèse, celui de Charles Bourlon, sous Louis XIV; celui de M. de Fitzjames en 1742; le bréviaire de Paris en 1700, constatent le même fait. De plus, le général de l'Ordre de Cîteaux ayant demandé,



en 1690, qu'on fit une reconnaissance authentique de cette relique, la châsse fut ouverte et on trouva que tout était conforme à ce que nous avons indiqué plus haut. Les Dollandistes, dans le 2<sup>e</sup> tome d'octobre, édité en 1780, transcrivaient en entier le procès-verbal dressé à cette occasion, et qui est signé de noms connus dans la contrée : MM. Quinquet et Lallouette. *L'Histoire du Valois*, par Carlier, fait également mention de cette relique comme existant à l'abbaye de Longpont.

A l'époque désastreuse de la révolution de 1793, le chef de saint Denis et la petite châsse ou coffret qui le renfermait ont été sauvés du pillage, cachés soigneusement par la famille du sacristain et portier du couvent. C'est un fait qui est de notoriété publique dans le pays. Au rétablissement du culte, ce précieux trésor fut remis au curé chargé de desservir la paroisse de Longpont, lequel l'a transmis religieusement à ses successeurs.

Le petit coffret qui renferme encore aujourd'hui le crâne de saint Denis l'Aréopagite est celui-là même qui l'a renfermé depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Sa structure porte tous les caractères de cette époque. Il est en argent damasquiné, d'un travail exquis, long de vingt-deux centimètres sur treize de large. Avant la révolution, ce coffret d'argent était renfermé dans une autre châsse d'ivoire artistement travaillée et ornée de cristaux et de statuettes en argent. Aujourd'hui ce même coffret est au milieu d'une châsse de bois doré, de cinquante-six centimètres de long sur trente-neuf de large. Le comble est surmonté d'un clocheton terminé par une croix.

Le dimanche 4 octobre 1846, Mgr Jules-François de Simony, quatre-vingt-treizième évêque de Soissons, s'est transporté lui-même à Longpont, et là, en présence d'un nombreux clergé et des divers membres de la famille de M. le comte de Montesquieu, il procéda à la reconnaissance solennelle de la relique. Après l'audition des témoins qui l'avaient vénérée avant la révolution et de ceux dont les parents avaient contribué à la soustraire à la profanation, le chef de saint Denis l'Aréopagite fut déclaré authentique, procès-verbal fut dressé et signé par l'évêque et par toute sa noble assistance ; enfin le sceau épiscopal fut apposé sur la double châsse que l'on peut voir exposée, près de celle de Jean de Montmirail, dans l'église du château qui sert au culte paroissial. La magnifique église du monastère était presque aussi vaste que la cathédrale de Soissons. Elle avait trois cent vingt-huit pieds de long, quatre-vingt-deux de large, quatre-vingt-quatre d'élévation et cent cinquante-cinq pieds à la croisée. Ses majestueuses ruines et les curiosités du château attirent chaque année à Longpont de nombreux visiteurs.

Les écrits qui nous restent de saint Denis sont : Ses livres de la *Hierarchie céleste*, de la *Hierarchie ecclésiastique*, des *Noms divins* et de la *Théologie mystique*, avec huit lettres à diverses personnes ; mais nous avons perdu ce qu'il avait écrit de la théologie symbolique, de l'âme, des hymnes sacrées, des informations de la théologie, du juste jugement de Dieu et des choses qui se connaissent par le sens ou par l'intelligence. Le cardinal Bellarmin, parlant de ceux qui restent, ne fait point difficulté de dire que les hommes doctes et catholiques tiennent indubitablement qu'ils sont de saint Denis l'Aréopagite, et qu'il n'y a que les hérétiques avec quelques demi-savants qui le nient. Ce n'est pas ici le lieu d'établir cette vérité historique : disons seulement que les papes saint Grégoire le Grand, saint Martin, saint Agathon, Adrien et Nicolas 1<sup>er</sup>, et plusieurs Conciles généraux avec un grand nombre de Pères et de Docteurs, entre autres saint Sophron, patriarche de Jérusalem, saint Anastase le Sinaïte, le bienheureux Albert le Grand, saint Thomas et saint Bonaventure lui ont attribué ces ouvrages. Il semble même que Dieu ait voulu confirmer cette vérité par des miracles : car, lorsque ces précieux livres, dont l'empereur Michel le Bègue envoya les manuscrits à Louis le Débonnaire, furent apportés à Saint-Denis par un de ses légats, Théodore, diacre et économe de l'Eglise de Constantinople, la nuit même il se fit, par leur vertu, dix-neuf guérisons miraculeuses sur des personnes fort connues et qui ne demeuraient pas loin de l'abbaye ; deux siècles après, saint Mayeul, abbé de Cluny, étant venu à Saint-Denis, et ayant demandé le livre de la *Hierarchie céleste* pour le lire, la bougie qu'il tenait à la main, et qu'il laissa tomber dessus par assoupissement, s'usa et se consuma entièrement, non-seulement sans le brûler, mais même sans y laisser aucune tache. Les ouvrages de saint Denis ont été traduits par Mgr Darboy, archevêque de Paris.

Nous avons complété cette biographie, avec des Notes dues à M. Henri Congnet, du chapitre de Soissons, et avec *L'Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, par Mme Félicie d'Ayzac. — Cf. Baronius ; Siméon Métaphraste ; Methodius ; le R. P. Pierre Halloix, et l'abbé Darras : *Saint Denis l'Aréopagite*, un vol. in-8°. Paris, Louis Vivès, 1863.